

Quartiers et faubourgs de la médina de Kairouan. Des mots aux modes de spatialisation

In: Genèses, 33, 1998. pp. 49-76.

Citer ce document / Cite this document :

Kerrou Mohamed. Quartiers et faubourgs de la médina de Kairouan. Des mots aux modes de spatialisation. In: Genèses, 33, 1998. pp. 49-76.

doi : 10.3406/genes.1998.1539

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1998_num_33_1_1539

Résumé

murs. Il sert de lieu d'habitation à une ou plusieurs lignées familiales généralement d'origine non-kairouanaise. Dès le XIXe siècle, les voyageurs occidentaux ont signalé l'existence d'un faubourg des Zlass accueillant les bédouins de la région environnante, venus s'installer d'abord à l'extérieur des remparts avant de se citadiniser. Au lendemain du protectorat (1881), l'autorité administrative française a voulu, par le biais de plusieurs découpages administratifs, évacuer la territorialisation tribale et maraboutique. Cet objectif sera réalisé au lendemain de l'indépendance (1956) a produit, à son tour, d'autres divisions et mots de la ville générant, dans leur sillage, des modes particuliers de spatialisation et d'urbanité.

Abstract

Districts and Suburbs of the Kairouan Medina. From Words to Modes of Spatialisation The divisions of urban space in the Tunisian city of Kairouan are supported by a specific symbolism and history. Whereas the term «district» (houma) is used to designate the intra-muros city and the term «suburb» (rbaï) applies only to the extra-muros area where mainly newcomers dwell, the first entity suggests dwelling in the city centre while the second expresses a borderline position. An ethnographic and historical survey shows that a change took place during the 19th and 20th centuries. It consisted of extending the notion of houma to include two major suburbs of Kairouan, namely al-Guéblija and al-Jéblija, just as it gradually resulted in a proliferation of suburbs of which there are more than twenty today. In Kairouan, the suburb or rbaï is a closed or open alley that is always situated outside the walls. It serves as the dwelling place of one or more family lines, usually of non-Kairouan origin. As early as the 19th century, Western travellers mentioned the existence of a suburb of Zlass which received Bedouins from the surrounding region, who had first come to settle outside the ramparts before moving inside. At the end of the protectorate (1881), the French administrative authority wished to clear tribal and marabout territories. This objective was achieved after independence (1956), in turn producing other divisions and city words that generated, in their wake, particular modes of spatialisation and urbanity.

QUARTIERS
ET FAUBOURGS
DE LA MÉDINA
DE KAIROUAN.
DES MOTS AUX MODES
DE SPATIALISATION*

Mohamed Kerrou

Au milieu du siècle dernier, la ville de Kairouan (Madînat al-Qayrawân) était formée de six quartiers dont la moitié était située intra-muros. Ce noyau central comprenait Houmat al-Jâmi' ou quartier de la « Grande Mosquée », Houmat al-Marr ou quartier du « Passage » et Houmat al-Achrâf ou quartier de la « noblesse religieuse ». L'ensemble de ces trois quartiers (*houma-s*) constituait, selon les documents administratifs et fiscaux du XIX^e siècle¹, le Kairouan entouré de remparts (al-Qayrawân al-muhawata). Au lendemain de l'installation du protectorat français sur le sol tunisien en 1881, cet ancien espace urbain se trouve désigné par le nom arabe et francisé de « médina » (*madîna*, vulgo : *mdîna*), par opposition à la nouvelle ville dite européenne qui émerge à Kairouan dès la fin du XIX^e siècle et qui sera doublée, plus tard, d'une périphérie urbaine.

C'est à l'extérieur des remparts, d'origine médiévale et reconstruits au XVIII^e siècle (1756-1772), que se trouvent les trois autres quartiers d'al-Jéblia, al-Guéblia et al-Dhahra. Leurs noms se réfèrent à des orientations géographiques puisqu'ils indiquent, dans l'ordre, les directions des montagnes, du sud-est vers lequel s'orientent les Musulmans pour prier et du sud-ouest. Ces quartiers, d'après les mêmes documents administratifs, étaient situés à l'extérieur de la ville de Kairouan (*khârij Madînat al-Qayrawân*). Étaient-ce des quartiers ou des faubourgs ? Qu'est-ce qu'un quartier (*houma*, en composition

* Je remercie Sylvie Denoix (IREMAM, Aix-en-Provence) et Moncef M'Halla (INP, Tunis) qui ont lu la première version de ce texte et ont émis des remarques critiques, ainsi que des suggestions fort utiles. Je remercie également Zoubeïr Mouhli (ASM, Tunis) qui m'a aidé à réaliser la carte des faubourgs.

1. Archives nationales de Tunisie (ANT), Registres fiscaux et administratifs n° 923 et n° 929.

DOSSIER

Les mots de la ville

Mohamed Kerrou
*Quartiers et faubourgs
de la médina de Kairouan.
Des mots aux modes
de spatialisation*

houmat) et qu'est-ce qu'un faubourg (*rabadh*, vulgo : *rbat*) ? Qu'est-ce qui, au fond, les différencie l'un de l'autre ? Et en quoi la médina de Kairouan se distingue-t-elle des autres médinas tunisiennes, maghrébines et musulmanes où le noyau central se trouve aussi habituellement flanqué de faubourgs ?

À ces questions qui servent de toile de fond à cette réflexion sur les divisions de la ville à partir des mots servant à les désigner, se greffe l'interrogation principale concernant le changement des formes de spatialisation urbaine au sein de la médina de Kairouan, à travers l'histoire contemporaine. L'objectif étant de saisir les logiques qui structurent les mots et les lieux en rapport avec les stratégies politiques et sociales des autorités et des acteurs.

Le corpus d'étude est constitué pour une part de matériaux recueillis au cours d'une enquête ethnographique basée sur l'observation et les entretiens. Lors de visites et de séjours réguliers à Kairouan, l'observation a consisté en une visualisation de l'espace bâti à la recherche de ses significations immédiates. À cette découverte sensorielle de l'espace, s'est ajoutée une série d'entretiens avec des informateurs choisis principalement parmi les personnes âgées afin de pouvoir reconstituer le passé de l'espace urbain observé. Ces entretiens, libres et rétrospectifs, visaient à cerner les connaissances et les représentations des acteurs vis-à-vis de l'évolution du tissu urbain. Les données collectées se présentaient, de prime abord, sous une forme certes fragmentaire, mais devenaient cumulatives au fur et à mesure de l'avancement de l'enquête et du croisement des témoignages oraux. De fait, l'enquêteur devenait un relais d'informations et un producteur de discours sur la ville, notamment par le biais des multiples sources orales qu'il est appelé à confronter avec les documents écrits mettant à sa disposition des indications topographiques et toponymiques assez précises.

Les documents écrits sont constitués essentiellement de dictionnaires hagiographiques (*Tarâjim*)² produits par des savants kairouanais, ainsi que des archives de l'État tunisien et des autorités coloniales. Ces archives publiques se présentent sous forme de rapports ou de correspondances administratives, rédigées au cours des XIX^e et XX^e siècles (documents fiscaux, Série Historique et Série A pour les premiers; renseignements du service historique de l'armée de terre et des Affaires étrangères pour les seconds), ainsi que des documents concernant

2. Il s'agit du genre classique en Islam des *Tabaqât* (« classes de savants »). Ce que l'on pourrait appeler la « bibliothèque kairouanaise » des dictionnaires de savants et de saints, rédigés entre le X^e et le XX^e siècles, comprend notamment : Abû al-'Arab, *Kitâb Tabaqât 'ulâma Ifriqiya* (XI^e siècle), rééd. Beyrouth ; Al-Mâlikî, *Riyâdh al-Nufûs* (XI^e siècle), rééd. Beyrouth, 2 vol. ; Ibn Nâjî, *Mâ'lim al-imân* (XIII^e siècle), complété par Al-Dabbâgh (XV^e siècle), éd. Le Caire, vol. 1 et Tunis, vol. 2-4 ; Al-Jûdî, *Târikh Qudhât al-Qarawân*, manuscrit et *Mawrid al-Dhamâ'n*, manuscrit, 2 vol. (XX^e siècle) ; Al-Knâni, *Takmil al-Sulâha*, éd. Tunis (XIX^e siècle).

des biens de mainmorte religieux, dits biens Habous ou Waqfs. Ces documents, non classés et couvrant inégalement une vaste période allant du XVII^e au XX^e siècles, ont été partiellement dépouillés.

En réalité, les registres de l'oral et de l'écrit entretiennent une relation croisée où l'un alimente l'autre tout en se différenciant. Aussi, nombre d'éléments d'information recueillis dans des sources écrites sont-ils transmis oralement et largement diffusés, particulièrement dans une ancienne ville historique et sainte comme Kairouan, qui possède une tradition savante relativement bien ancrée, y compris dans des franges de la population illettrée. Néanmoins, des informations provenant de sources écrites peuvent être totalement ignorées ou oubliées, voire contradictoires avec une certaine tradition orale qui semble tenir plutôt de la reconstitution et légitimation d'une spatialisation urbaine récente. À son tour, l'écrit joue toujours le rôle du testament et de la preuve, alors qu'il peut lui-même avoir pour base des informations orales inexactes. Le chercheur est ainsi amené à conjuguer sources orales et sources écrites afin de parvenir à une certaine intelligibilité de l'espace urbain sur la base d'un repérage des mots de la ville en situation. Ces mots sont emblématiques de pratiques – intégratives et/ou exclusives – et de processus de différenciation de l'espace urbain, produits par les citoyens selon des logiques de distinction et de conformité avec l'ordre établi.

Découpages administratifs et significations des quartiers

À la veille du protectorat, la Régence de Tunis était gouvernée par un bey, souverain au pouvoir héréditaire et absolu. L'administration centrale était dirigée par un grand vizir ou premier ministre, et l'administration locale par des caïds ou gouverneurs. Le caïd avait des attributions politiques, judiciaires et fiscales tout en étant secondé dans ses fonctions par des khelifas et des cheikhs. Ces derniers étaient, selon le cas, chefs de tribu, de fraction de tribu, d'ethnie, de village ou de quartier. La plus petite division administrative était ainsi le cheikhat et il y avait, dans les villes, plusieurs cheikhs de la coutume (*machâyekh al-'urf*)³. Ceux-ci n'étaient pas rétribués par le gouvernement mais prélevaient, à l'instar des autres cadres de l'autorité locale, un droit sur les impôts des contribuables⁴. En tant qu'agents de liaison entre l'État et

3. Le droit coutumier (*'urf*) est distinct du droit écrit d'inspiration coranique (*chari'a*).

4. Jean Ganiage, *Les origines du protectorat français en Tunisie*, Tunis, MTE., 1968, 2^e éd., p. 117 (1^{re} éd., Paris, Puf, 1959). Voir également Eugène Guernier (éd.), *L'Encyclopédie coloniale et maritime. Tunisie*, 1942, p. 74.

DOSSIER

Les mots de la ville

Mohamed Kerrou
*Quartiers et faubourgs
de la médina de Kairouan.
Des mots aux modes
de spatialisation*

la population, les cheikhs étaient choisis par les notables parmi les gens « honorables », c'est-à-dire moralement respectés et issus de familles connues pour l'ancienneté de leur résidence citadine et matériellement aisées.

Les cheikhs régissaient des populations qui ne correspondaient pas toujours à un territoire délimité par des frontières: on ne trouve d'ailleurs pas de carte des cheikhats avant 1912⁵. Ainsi, à Kairouan, les citadins dits « de souche » (*beldiyya*) avaient leurs cheikhs, au nombre de trois: chacun administrait l'un des *houma*-s qui divisaient la ville d'entre-les-murs, le cheikh de al-Achrâf étant chargé en outre du *houma* hors-les-murs de al-Guéblia⁶. Deux autres cheikhs administraient les « bédouins » (*Zlass*) installés hors les murs, chacun d'eux s'occupant d'une « tribu » ou fraction de tribu distincte qui s'était sédentarisée principalement dans l'un des *râbadh*-s des faubourgs. Les *Zlass* résidant à l'intérieur des remparts, relevaient du cheikh de leur tribu. En outre, les Juifs tunisiens (*ihûd twânsa*) et les étrangers (*barrâniyya*) musulmans relevaient chacun d'un cheikh particulier, quel que soit leur lieu de résidence. Ainsi, les nombreux commerçants juifs de Houmat al-Marr, en pleine ville, ne dépendaient pas du cheikh de ce quartier.

Le régime du protectorat avait maintenu ces agents beylicaux et les institutions administratives tunisiennes en les coiffant d'une structure politique et militaire française, dirigée par la résidence générale qui exerçait le pouvoir réel et était représentée, au niveau des régions, par des contrôleurs civils. Le mode d'organisation de l'espace et du pouvoir avait connu, en relation avec la logique coloniale, des changements qui correspondaient à de nouveaux modes de rationalisation et de contrôle des gouvernés. Comment cela s'est-il matérialisé à l'échelle de la ville de Kairouan qui était, à l'époque, la seconde ville de la Régence après Tunis?

Une histoire de l'intervention française sur l'espace urbain kairouanais donne à lire trois moments décisifs, en relation avec l'évolution de la médina et de la gestion sociale et politique de faubourgs qui voyaient leur population augmenter et leur espace habité croître sensiblement. Ces moments se situent entre 1896 et 1936, un rythme assez régulier de quinze à vingt ans séparant chaque nouvelle modification. Chacune résulte de circonstances qu'il faudrait élucider, mais toutes prises ensemble obéissent à une même logique: le remplacement de divisions adminis-

5. Les cartes établies au XIX^e siècle par des cartographes ou des voyageurs occidentaux représentaient la « médina » comme un bloc compact enserré par ses remparts, qui s'opposait aux faubourgs et à la campagne environnante. Elles ne mentionnaient pas les noms des *houma*-s, mais signalaient les monuments religieux (mosquées et zaouïas), l'existence du « faubourg des *Zlass* » et les noms des portes. Voir le croquis de la ville (1879), la levée à vue des environs (1881) et le plan de Kairouan dans « Sources pour une histoire des villes de Tunisie aux XIX^e et XX^e siècles », *Watha'iq*, n° 18, 1992, pp. 109-112.

6. Ce cheikh était, à un certain moment, chargé de al-Guéblia probablement parce que certains des habitants de ce faubourg, d'origine bédouine, étaient protégés par la noblesse religieuse maraboutique des Chorfa (sing.: *cherif*) qui résidait dans le quartier intra-muros adjacent de al-Achrâf.

Illustration non autorisée à la diffusion

tratives à base sociale, religieuse ou ethnique par des divisions strictement territoriales. Au terme du processus, chaque cheikh administrera l'ensemble des résidents d'un *houma*, quelle que soit son origine ou sa religion, à l'exclusion des Français, bien entendu. Au passage se trouvera en principe abolie la coupure symbolique, administrative et spatiale entre Beldiyya et Zlass, puisque certains *houma*-s s'étendront sur une partie de la ville et de ses faubourgs, et même au-delà sur la campagne.

Comment disparaît un quartier

La première réorganisation de l'espace urbain de la médina de Kairouan intervient en 1896, quinze ans après l'installation du protectorat français: elle a pour effet la suppression de l'un des trois cheikhats de la ville intra-muros et la création d'un cheikhat distinct dans celui des *houma*-s extra-muros qui relevait jusque là d'un cheikh *beldiyya*. Dans une lettre datée du 31 juillet 1896, adressée

Carte 1.

Kairouan en 1882.

Source: A.M. Broadley, *Tunis, Past and Present*, Edinburgh and London, W. Blackword and Son, 1882, p. 143.

DOSSIER

Les mots de la ville

Mohamed Kerrou
*Quartiers et faubourgs
de la médina de Kairouan.
Des mots aux modes
de spatialisation*

au premier ministre, le contrôleur civil de Kairouan se dit «entièrement de l'avis du caïd de Kairouan quant à la proposition relative au rattachement du quartier d'el-Marr, dont le cheikh est décédé, à ceux de la Grande Mosquée et des Acheraf. Cette proposition a pour but de répartir la ville en deux quartiers bien distincts, séparés par la rue Saussier, son artère centrale, par laquelle le quartier actuel d'El-Marr est coupé»⁷. La rue Saussier devenait ainsi la limite séparant les cheikhats de Houmat al-Jâmi' et de Houmat al-Achrâf. La nouvelle division urbaine permettait d'abord de résoudre la question posée par le décès du cheikh, auquel les notables n'avaient pas trouvé de remplaçant. Elle avait aussi pour conséquence d'augmenter chacun des deux quartiers principaux «de la partie du quartier El-Marr qui lui est contiguë». En outre, les autorités locales proposèrent à l'autorité centrale d'ériger le quartier hors-les-murs d'al-Guéblia en un cheikhat distinct, dans le but «d'éviter une trop lourde charge de responsabilité au Cheikh d'El Acheraf qui l'administre» (Lettre du contrôleur civil de Kairouan au résident général Millet, datée du 12 octobre 1896). Cette première réorganisation territoriale amena quatre cheikhs à présenter leur démission au premier ministre par une lettre datée du 8 août 1897⁸. L'enquête du contrôleur civil local montra que le motif invoqué par les démissionnaires était économique: les revenus des cheikhs s'amenuisaient en raison de la réticence de la population à payer les impôts. Il est probable qu'intervenaient aussi des raisons politiques que ni les intéressés, ni les autorités du protectorat ne voulaient avouer. La démission fut acceptée et il fut procédé à la désignation de nouveaux cheikhs.

Un cheikhat et, du même coup, un quartier avaient donc disparu. Des circonstances semblables conduiront à des conséquences très différentes lorsqu'en 1939, le quartier d'al-Achrâf ou des Chorfa se trouvera, à son tour, menacé de disparition à la suite de la démission de son cheikh. Par une lettre d'Amor Lawani, datée du 7 janvier 1939, ce délégué du Grand conseil, notable Kairouanais dont la famille chérifienne habitait depuis très longtemps ce quartier «noble» dont elle était le pivot symbolique, saisit l'autorité centrale de l'existence d'une «rumeur publique persistante» selon laquelle le gouvernement se proposerait de rattacher le cheikhat d'al-Achrâf au territoire d'un autre cheikhat. Pour Lawani, si «ce projet venait à être réalisé, [il] occasionnerait de graves préju-

7. ANT, Série A, Carton 84, Dossier 1/1.

8. Ceux de al-Jâmi' et al-Achrâf, directement concernés, mais aussi ceux de al-Guéblia et al-Jéblia par solidarité.

dices à ses intérêts personnels». Aussi, demandait-il la nomination d'un cheikh qui présiderait aux destinées de la Houmat al-Achrâf, en remplacement du cheikh démissionnaire. L'on sait que la Résidence devait informer le caïd de Kairouan de cette correspondance sans, toutefois, la lui transmettre et que le cheikh Brahim Najar, dont la femme était d'ailleurs une fille Lawani, fut nommé en 1939 avant d'être révoqué, comme tous les autres cheikhs, lors de l'indépendance⁹.

En vérité, ce n'est pas le décès ou la démission d'un cheikh qui pouvait provoquer la disparition d'un quartier mais tout un processus social, politique et idéologique. Le quartier (*houma*) est constitué à la fois d'une matérialité et d'une symbolique identitaire. Il n'existe qu'à partir du moment où un assemblage de maisons et d'habitations est structuré par un esprit de quartier légitimé soit par une ascendance (cas du quartier des Chorfa), soit par un monument symbolique (cas du quartier al-Jâmi'), soit encore par son emplacement périphérique (cas des faubourgs). C'est cette «âme» de quartier qui fonde l'identité et l'appartenance spatiale en l'enrobant d'une sorte de 'aḡabiyya ou esprit de corps, qui se produit et se reproduit par identification («Nous sommes des citadins *bel-diyya*») et également par opposition aux autres («Nous ne sommes pas des bédouins 'Arab Zlass»¹⁰). Du coup, le *houma* se trouve être une matérialisation spatiale et identitaire de la citadinité. Son évolution révèle les métamorphoses de l'espace et les spécificités de chaque société urbaine. Ainsi, le quartier al-Marr a disparu de Kairouan car il n'avait pas, ou plutôt n'avait plus d'identité. Ce n'était qu'un quartier de passage qui tirait sa légitimité, par le passé, des activités commerciales détenues principalement par les Juifs. D'ailleurs, la mémoire collective des Kairouanais évoque aujourd'hui encore le Marr lihûd ou «Passage des Juifs». Reliant le quartier de la Grande Mosquée au Nord-Est à la partie Ouest de la médina, ce passage est composé d'une partie supérieure (Marr al-fûqanî) communiquant avec Bâb al-Jédid et d'une partie inférieure (Marr al-lûtânî) menant à la Grande Mosquée. Houmat al-Marr a disparu, en tant que quartier administratif, dans le sillage du départ de la plupart des Juifs, en laissant place aux deux quartiers principaux de Kairouan, quartiers à forte charge identitaire qui divisent désormais la médina intra-muros: al-Jâmi' à l'Est et al-Achrâf à l'Ouest, le premier étant le plus important du point

9. ANT, Série A, Carton 84, Dossier 32.

10. Le mot dialectal 'Arab se confond à l'oral, voire parfois à l'écrit (comme en témoigne par exemple l'œuvre d'Ibn Khaldûn) avec le mot littéraire 'Irâb, qui signifie «bédouins» par opposition à *hadhar*, ou «citadins».

DOSSIER

Les mots de la ville

Mohamed Kerrou
*Quartiers et faubourgs
de la médina de Kairouan.
Des mots aux modes
de spatialisation*

de vue symbolique et démographique. Ces deux quartiers (*houma-s*) possèdent certes des points communs avec les faubourgs (*rbat-s*) situés extra-muros. Néanmoins, les deux espaces sont, comme nous le verrons, fondamentalement différents au niveau de la fonction, de la structure et de la vocation urbaines.

La territorialisation des cheikhats

Le second moment décisif de réorganisation des cheikhats du caïdat de Kairouan est intervenu vers 1909-1913. Il aura pour effet de transformer les cheikhats en administrations territoriales et d'abolir la coupure entre la ville dans ses murs et sa périphérie. Vingt-trois cheikhats vont être créés dans le caïdat, dont quatre à Kairouan-ville, ceux d'al-Jéblia, al-Guéblia, al-Jâmi' et al-Achrâf: ceux-ci existaient avant le protectorat mais leurs frontières s'étendent nettement et ne correspondent plus aux anciennes divisions, en particulier celle que marquait l'enceinte¹¹. À titre d'exemple, voilà ce que devient le quartier de la Grande-Mosquée: «le 14^e Cheikhat de Houmet el-Jemâa est limité par la route de Kairouan à Sousse jusqu'à la frontière du Contrôle de Sousse à l'Ouest; au Nord, il est limité par Drâa Chouk, puis par l'oued Barkla, il contourne Drâa el Tammar jusqu'au majen¹² sur la route de Zaghouan, suit la route de Zaghouan jusqu'à Kairouan»¹³.

Ce projet était destiné à donner aux cheikhats des limites administratives afin d'éviter les inconvénients qui résultaient de ce que les membres de certaines tribus étaient administrés sans tenir compte de leur lieu de résidence. Plus précisément, il s'agissait d'un découpage territorial permettant que «chaque Cheikh ait une circonscription déterminée et soit responsable des faits qui se produisent dans cette circonscription, quelle que soit la tribu des intéressés» (Lettre du Directeur des finances au Secrétaire général du gouvernement tunisien, datée du 4 août 1909). L'objectif de fixation au sol de ces tribus ou fractions ethniques composées de groupes habitant des lieux éloignés les uns des autres était, au fond, motivé par la hantise coloniale de la sécurité poussant à une nouvelle division administrative. Cette réorganisation, conçue et menée de main de maître par le caïd Mohammed-Hédi M'rabet et le contrôleur civil Charles Monchicourt, fut approuvée par le bey, par lettre n° 1360 datée du 6 mars 1911, et pour la première fois, des plans à échelles 1/50 000 et 1/100 000 purent être établis localement et

11. En outre, le cheikhat ancien de al-Dhahra est supprimé.

12. Le mot arabe *majen* signifie citerne. Il indique ici un lieu-dit: «La citerne est située sur le versant nord des hauteurs qui environnent Kairouan. Elle renferme de l'eau excellente et en abondance» (*Itinéraires en Tunisie 1881-1882*, Archives d'Outre-Mer, Aix-en-Provence, Série 25H/15, Dossier n° 1, Gouvernement général d'Algérie, p. 19).

13. ANT, Série A, Carton 84, Dossier 1/2.

homologués par le Gouvernement en 1912. En outre, la transformation des cheikhats ethniques en cheikhats territoriaux renforçait la création d'un état civil centralisé entre les mains du cheikh (Lettre de Monchicourt au résident général datée du 25 octobre 1910) et facilitait le recensement des contribuables (Lettre de M'rabet au Premier ministre datée du 29 juin 1910). Fiscalité et sécurité présidaient ainsi à la réorganisation territoriale du Kairouanais et de sa « ville sainte ». L'objectif ultime était l'absorption du rural par l'urbain et, en définitive, du social par le colonial, au double niveau du surplus économique et du contrôle politique.

La territorialisation des cheikhats est un processus dont les prémices s'observent dès le début du protectorat, qui passe par la réforme décisive de 1909-1913 et arrivera à son terme dans les années 1930. Déjà en 1886, une décision beylicale avait rattaché, dans un souci de rationalisation administrative, les fractions Zlass des Ouesslatia (232 imposés) et des sudistes 'Akkara Moënsia (31 imposés) demeurant à Kairouan, aux cheikhats des quartiers où ils se trouvaient installés. Le commandant de la brigade d'occupation de la Tunisie, le général Gillon, estimait en effet que l'organisation de ces deux groupes, « dispersés dans les 5 quartiers de la ville » pour les premiers et « demeurant tous en ville » pour les seconds, en un cheikhats spécial « n'a aucune raison d'être ». Leur dislocation et leur rattachement aux cheikhats correspondant aux quartiers où ils habitaient « constituerait un progrès puisque cette mesure simplifierait l'administration locale » et « augmenterait légèrement les revenus des Cheikhs de Kairouan » (Lettre au résident général datée du 30 octobre 1886). Près d'un demi-siècle plus tard, le cas des 118 israélites tunisiens de Kairouan, pour la plupart protégés¹⁴, sera traité d'une façon analogue : par décret du 15 octobre 1930, leur cheikhats est rattaché à celui de Houmat al-Guéblia où la plupart résident¹⁵. Cette décision avait pour justification, aux yeux du caïd de Kairouan, la faiblesse numérique de la communauté qu'il disait réduite à 40 individus par le départ des autres, ainsi que sa faiblesse économique qui rendait difficile de trouver un cheikh solvable. Les statistiques fournies par le caïd à l'autorité centrale étaient-elles exactes ? Nous pouvons en douter sur la base des dénombrements de la population qui donnent, pour les années 1921, 1926, 1931 et 1936 les chiffres respectifs de 306, 386, 376 et 348 Juifs

14. Les « protégés » étaient des personnes, musulmanes ou juives tunisiennes, qui, pour une raison ou une autre, s'étaient placées avant l'instauration du protectorat français sous l'autorité des consuls des puissances européennes.

15. ANT, Série A, Carton 84, Dossier 6.

DOSSIER

Les mots de la ville

Mohamed Kerrou
*Quartiers et faubourgs
de la médina de Kairouan.
Des mots aux modes
de spatialisation*

à Kairouan¹⁶. Ce qui est néanmoins significatif, c'est la décision de les rattacher au cheikhat périphérique d'al-Guéblia dont la population avait atteint 4 613 personnes en 1936, dépassant ainsi Houmat al-Chorfa qui comptait alors 3 268 habitants : la population résidant hors les murs augmentait constamment et l'écart se réduisait avec celle qui vivait à l'intérieur des remparts.

De la généralisation des cheikhats aux campagnes à l'effacement des houma-s

Le troisième moment-clef de la réorganisation des cheikhats par le protectorat interviendra en 1936 et aboutira à l'intégration des zones rurales dans une organisation qui ne concernait jusque-là que le territoire urbanisé. L'autorité locale, en la personne du contrôleur civil Nullet et en accord avec le caïd, proposait la création de deux nouveaux cheikhats : Marguellil et Dhrâa Tammar¹⁷. La raison avancée était que les quatre divisions de la ville possédant un territoire énorme, les cheikhs négligeaient – fiscalement et administrativement – la partie de leur cheikhat située en dehors du périmètre communal. Les nouveaux cheikhats détachaient des cheikhats « urbains » une grande part de leur territoire rural¹⁸. Cela permettait de résoudre le problème de l'agglomération d'une zone urbaine et d'une zone rurale dans chaque ancien cheikhat, ainsi que la tendance « paresseuse » des cheikhs, ces « citadins peu enclins à se déplacer et à exercer leur activité hors des limites de la ville » (Lettre de Nullet au résident général datée du 25 janvier 1936). De la sorte, la nouvelle division topographique visait à rationaliser la collecte des impôts directs et en particulier de l'Istitân ou impôt de propriété, de même qu'elle tentait de dépasser l'opposition traditionnelle entre l'urbain et le rural. La campagne, désormais soumise au même régime administratif que la ville, se rapprochait de celle-ci, en même temps qu'elle était l'objet d'une profonde recomposition sur la base du rapport de Monchicourt sur la « Commission de délimitation des terres collectives des Zlass » (1910).

Après l'indépendance nationale acquise en 1956, la révocation des anciens cheikhs et autres notables, soupçonnés de complicité avec les autorités du protectorat, s'accompagna d'une nouvelle division administrative. Ainsi, le projet colonial se trouvait poursuivi par une autre politique basée sur un découpage caractérisé par la rupture avec le cadre traditionnel de la tribu ou des notables

16. Dénombrements cités par Paul Sebag, *Histoire des Juifs de Tunisie, des origines à nos jours*, Paris, L'Harmattan, 1991, tableau III, p. 186.

17. Ce dernier cheikhat est créé par le décret n° 44 du 2 juin 1933, mais son institution devient effective dans le cadre de la réforme de 1936.

18. Marguellil devait ainsi comprendre le « restant » des cheikhats de Jéblia et Guéblia alors que Dhrâa Tammar récupérait le « restant » des cheikhats de Chorfa et de Houmat al-Jâimi^c (ANT, Série A, Carton 84, Dossier 1/3).

et par le groupement de l'habitat¹⁹ : d'autres mots de la ville apparurent, toujours en vue de dominer la campagne (*bédia*). Ainsi, les gouvernorats (*wilâya*) remplacèrent les caïdats et de nouvelles circonscriptions territoriales, les délégations (*mu'tamdiyya*) coiffèrent les cheikhats, dont le nom fut changé dans les années 1970 en '*imâda*-s, ou « secteurs ». Plus tard, en 1983, la ville de Kairouan fut divisée en deux circonscriptions (*dâyra*) : Kairouan-Nord et Kairouan-Sud, grandes divisions administratives qui devaient, en principe, absorber la notion de quartier (*houma*) et de faubourg (*rbat*). En effet, al-Jéblia (Nord et Sud) fait désormais partie de Kairouan-Nord qui incorpore également al-Guéblia-Nord, mais aussi al-Jâmi' et d'autres lieux tels que Dhrâa Tammar. De son côté, Kairouan-Sud comprend al-Guéblia-Sud et d'autres zones rurales y compris Marguellil. De plus, il a été décidé la création de trois communes (*baladiyya*) pour la ville de Kairouan : al-Mansoura (en 1979), Cité al-Jéblia (en 1988), Kairouan Médina et al-Guéblia (en 1994)²⁰.

L'objectif de l'ensemble de ces opérations de réorganisation urbaine était évidemment d'assurer une meilleure rationalisation administrative et financière. Le résultat fut un plus grand contrôle politique de l'espace urbain, ainsi que sa transformation topographique et culturelle. Progressivement, la notion de *houma* qui constituait la référence identitaire de ses habitants, en relation avec l'ascendance ethnique et la résidence urbaine, s'estompait. Certes, elle se maintient encore dans le langage populaire et l'imaginaire social mais tout se passe comme si, administrativement, elle n'existait pas car, hormis Houmat al-Jâmi' qui possède une signification religieuse fondatrice, elle ne se lit ni dans les divisions administratives ni sur les cartes urbaines. Déjà, le Houmat al-Chorfa qui réfère à l'ascendance chérifienne maraboutique des fameux « turbans verts » était voué à la suppression dès la fin des années 1930. Son nom est alors changé pour Houmat al-Bey, par référence à la mosquée du Bey qui est voisine, dans l'espoir d'affaiblir le pouvoir symbolique de l'aristocratie religieuse des Chorfa, considérée comme une force traditionnelle. Avec l'indépendance et l'abolition de la monarchie beylicale, le nom du quartier change à nouveau pour Houmat al-Ansâr, du nom de la célèbre et très ancienne mosquée qui s'y trouve, en même temps que les réformes modernisatrices de Bourguiba s'attaquent au

19. Amor Belhédi, « Le découpage administratif en Tunisie », *Revue de géographie du Maroc*, n. s., vol. 13, n° 2, décembre 1989, pp. 3-26.

20. Selon le dernier recensement de 1994, la population de Kairouan-Médina est estimée à 37 327 habitants, de la cité al-Jéblia à 41 286 et de al-Mansoura à 24 021, soit une population totale de 102 634 habitants. La médina intra-muros comprenant les quartiers Ansâr et Jâmi' Nord et Sud totalise seulement 11 724 habitants. Ainsi, la population habitant à l'extérieur de la médina proprement dite est presque neuf fois supérieure, alors que les *rbat*-s et leurs prolongements administratifs totalisent 38 850 habitants, dont 17 278 à Jéblia et 21 572 à Guéblia. Selon des sources locales, la médina intra-muros compterait aujourd'hui environ 15 000 habitants pour une superficie de 72 ha.

DOSSIER

Les mots de la ville

Mohamed Kerrou
*Quartiers et faubourgs
de la médina de Kairouan.
Des mots aux modes
de spatialisation*

pouvoir économique de la noblesse religieuse²¹. L'actuel Houmat al-Ansâr incorpore donc le Houmat al-Chorfa et le Houmat al-Bey, ce qui fait que l'espace intra-muros est uniquement identifié par deux catégories (Jâmi' et Ansâr) à connotations historico-religieuses.

Le Houmat al-Chorfa, référence symbolique des nobles Kairouanais de souche comme les Lawani, possédait et possède encore des frontières avec le Rbat al-Guéblia. Celui-ci était le lieu de résidence des tribus Zlass sédentarisées mais également des Kairouanais de condition modeste. La notion de *rbat* qui connote négativement l'idée de bédouinité, de pauvreté et de périphérie, voire de marginalité spatiale, est escamotée par les divisions administratives ainsi que par les cartes qui indiquent uniquement le nom d'al-Guéblia sans le faire précéder du mot *rbat*. On dit même, parfois, Houmat al-Guéblia; le *rbat* devenant ainsi, dans des conditions précises, l'équivalent du quartier. Cette convergence de nom entre quartier et faubourg résulte surtout de l'intégration de la seconde catégorie dans le tissu urbain de la médina. À partir du moment où le *rbat* est relativement assimilé et maîtrisé, au niveau de la perception urbanistique officielle, il devient *houma*. Le phénomène est vérifiable avec la nomenclature officielle établie par les soins du gouvernement tunisien sous le protectorat, qui signale que «Le Caïdat de Kairouan était composé en 1900 de quatre cheikhats: ``Houmt el Djamâ, Houmt ech-Cherfa, Houmt el-Djeblia, Houmt el-Qebliâ». Les deux premiers constituaient Kairouan-ville alors que les autres étaient ses deux faubourgs²².

Les réorganisations successives des divisions de Kairouan montrent que toute la rhétorique administrative est solidaire de la logique politique d'un pouvoir en quête permanente d'un contrôle du corps social et urbain. La question est alors de savoir jusqu'à quel point cette rhétorique et les convergences entre divisions de la ville qu'elle implique sont parvenues à soumettre et à façonner l'espace, ainsi que les productions discursives solidaires des manières d'être et de faire des Kairouanais.

Bédouins, citadins et métamorphoses des faubourgs

La structuration fondamentale de la société urbaine locale est celle fait la distinction entre *beldî* et Zlassî. La première catégorie désigne le Kairouanais de souche

21. Avec l'abolition des Habous (biens de mainmorte religieuse) privés et publics en 1956-1957.

22. *Nomenclature et répartition des tribus de Tunisie*, Châlon-sur-Saône, Imp. E. Bertrand, 1900, p. 117.

(*qayrawânî, qarwî*) prétendant généralement descendre des conquérants arabes victorieux qui ont fondé la ville au VII^e siècle. Certains, comme les Lawani, revendiquaient ainsi des origines chérifiennes remontant à la famille du Prophète. D'autres, comme les Saddam par exemple, formaient une noblesse religieuse fort prestigieuse par son ascendance arabe yéménite, ainsi que par l'exercice quasi héréditaire des fonctions d'imam de la Grande mosquée et de bach-mufti ou grand jurisconsulte. Ces familles et d'autres anciennement implantées telles que les M'rabet, Adhoum, Bouras, Bouhaha, Attallah, Allani ou Alouini, se considèrent et sont considérées comme citoyens de souche ou *beldî-s*. D'ailleurs, dans toutes les villes de Tunisie, il existe des *beldî-s* qui se distinguent des ruraux et des villageois par leurs métiers, maisons, parlers, habits, cuisine et autres manières de faire et d'être. Leurs *habitus* s'accompagnent d'une idéologie de mépris envers une catégorie considérée comme inférieure de par ses origines, qui réfère aux éléments tribaux et ethniques des groupes bédouins dits *Badwî* ou 'Arbî. Pareils groupes, plus nomades que sédentaires, portent ici le nom de Zlass ou Jlass et comprennent les fractions ou 'Arch-s des Awlad Iddir, Khalifa, Sendassen ainsi que les Kaoub et les Gouazzin. Ayant pour ancêtre commun «un certain Jlass dont l'origine est incertaine»²³, ils sont éparpillés dans le Kairouanais. Cette région est également habitée par des éléments provenant d'autres tribus, notamment les Hamama de la région de Gafsa. Les deux tribus Zlass et Hamama sont connues pour leurs luttes avec les tribus voisines et leur appartenance beylicale au clan *çoff* hussénite²⁴. La tribu des Zlass est l'une des plus importantes des tribus tunisiennes, dont les fractions campaient au nord, à l'ouest et au sud de la ville de Kairouan. En 1860, elle comptait déjà plus de 60000 personnes alors que la ville sainte regroupait quelques 15000 habitants et Tunis entre 80000 et 90000 habitants²⁵. En réalité, les Zlass étaient et demeurent une composante importante de l'espace urbain de la ville de Kairouan. Ils n'étaient et ne sont pas seulement des fantômes incarnant la fameuse image négative véhiculée par l'imaginaire musulman vis-à-vis des bédouins envahisseurs et pillards; ils forment une réalité sociale locale, située à l'extérieur comme à l'intérieur de la «ville sainte».

Ce sont, en réalité, les voyageurs occidentaux ainsi que les observateurs coloniaux qui attestent, par leurs récits

23. Voir « Notes sur les tribus de la Régence », *Revue Tunisienne*, 1902, pp. 22-23.

24. Dans les pays d'Afrique du Nord dépendant de la Sublime Porte, le terme turc *beylik* désignait le gouvernement et l'administration placés sous l'autorité du bey. C'est l'équivalent du *makhzen* (de l'arabe *khazana* : enfermer, thésauriser) qui, en Afrique du Nord et surtout au Maroc, désignait d'abord le Trésor et, finalement, le gouvernement.

25. J. Ganiage, *Les Origines du protectorat français...*, op. cit., p. 40.

DOSSIER

Les mots de la ville

Mohamed Kerrou
*Quartiers et faubourgs
de la médina de Kairouan.
Des mots aux modes
de spatialisation*

d'exploration, de l'existence d'un « faubourg Zlass » à Kairouan. Une des meilleures descriptions est probablement celle due à Charles Lallemand, qui n'a pas manqué de noter en 1892 que :

« Sous le front occidental de la ville se trouve le grand faubourg des Slass, tribu jadis turbulente, souvent en hostilité avec les bourgeois de Kairouan. La porte des Pruniers (Bâb-el-Koukha) met la ville en communication avec ce faubourg, au nord-ouest de la cité. Mais, dans les temps troublés, lorsque cette porte était close, la communication avec les Slass était réduite à une singulière poterne percée dans l'épaisseur de la muraille, en face du quartier aristocratique des chorfa (pluriel de chérif). Elle est en S, et sa forme comme sa hauteur ne permettaient pas à un homme armé du long fusil des Slass de pénétrer dans la ville, encore moins de mettre en joue. Les portes des maisons de ce faubourg, faisant face à la muraille, donnent presque toutes accès à des cités ou ruelles habitées par de nombreux ménages. Elles ont cela de particulier que, fermées, elles permettent à l'aide d'un peu de gymnastique, d'entrer et de sortir par un trou de petite dimension pratiqué à soixante ou quatre-vingt centimètres du sol ; mais il est impossible à un homme en fuite de passer par ce trou sans un arrêt considérable, qui lui ferait infailliblement mettre la main dessus. Ingénieux procédé, n'est-ce pas ? »²⁶

Cette description est remarquable par son côté ethnographique, à la fois détaillé et pittoresque, même si Lallemand se trompe de nom de porte. En effet, la porte dont il s'agit n'est pas Bâb al-Khoukha qui est la « Porte de la Poterne » située au nord-est, mais plutôt Bâb al-Jédid, laquelle se trouve à l'ouest de la médina. Cependant, le témoignage de Lallemand prouve que les Zlass avaient tout un quartier situé à proximité de la ville avec laquelle il communiquait spatialement et humainement. La force de la notation de Lallemand tient surtout à la description topographique de ce lieu urbain qu'est le *rbat* : lieu séparé de la médina par une muraille, ruelle habitée par de nombreux ménages, accès à la médina s'effectuant par un étroit passage à partir du quartier des Chorfa qui, en tant que noblesse religieuse, remplissent ainsi le rôle de protecteurs des bédouins et étrangers réfugiés à Kairouan. Au début du ^{xx}e siècle, le *Guide Joanne* indique que « la ville indigène, que ne dépare aucune percée moderne, se compose de deux parties : la ville proprement dite, parallélogramme irrégulier entouré d'une enceinte crénelée [...] ; le faubourg des Zlass, à peu près aussi vaste, qui s'étend à l'ouest et au nord-ouest »²⁷ (carte 2). Peu d'années après, un autre guide touristique français relève qu'il existe à Kairouan, en plus des

26. Charles Lallemand, *La Tunisie, pays du protectorat français*, textes et dessins de l'auteur, Paris, Quintin, 1892, pp. 214-215.

27. *Algérie et Tunisie*, Paris, Hachette, « Collection des Guides Joanne », 1905, p. 407.

« riches quartiers » de Houmat al-Jâmi' et Houmat al-Chorfa, le quartier dit des Zlass. Ce « faubourg extérieur au rempart qui entoure la cité sur trois côtés communiquant avec la cité sainte par la porte de Bab Djédid »²⁸.

Cependant, malgré de nombreux autres témoignages occidentaux²⁹, l'existence de ce quartier Zlass est occultée, au niveau linguistique, par les sources locales – écrites et orales – ainsi que par la cartographie officielle. Tout se passe comme si la bédouinité en ville et la relative discrimination spatiale, sociale et idéologique qui l'accompagnait, étaient trop honteuses pour être révélées et dites. Certes, le dictionnaire hagiographique d'Al-Knânî, le *Takmil* (rédigé en 1873)³⁰, évoque nombre de faubourgs (*arbâdh*, pluriel de *rabadh*) mais sans spécifier l'origine ethnique de leurs habitants. Ces faubourgs sont, plus que les autres quartiers, le théâtre d'une religiosité populaire intense autour des nombreux saints de la ville dont certains sont d'origine Zlass.

Cette différence de perception du « Faubourg des Zlass » consistant soit dans la mise en valeur, soit dans le

28. Paul Penet, *Kairouan-Sbeïtla-Le Djérid. Guide illustré du touriste dans le Sud-Ouest tunisien*, Tunis, Imp. tunisienne, 1911, p. 11.

29. L'exception est constituée par le livre (en arabe) de Mongi Kaâbi, *Kairouan. Ville sainte de l'Islam en Tunisie*, Beyrouth, Dâr el-Gharb el-Islâmî, 1990, p. 86, où l'auteur situe la zaouïa de Sidi 'Amor 'Abâda au milieu du « Hay Zlass ». Même s'il croit que Sidi 'Abâda provient de la tribu « glorieuse » (sic) des Zlass alors qu'il est d'origine 'ayârî, on peut se demander si la référence à un quartier Zlass provient de la lecture des voyageurs occidentaux ou bien de l'origine Zlass de l'auteur.

30. Voir plus haut, note 2.

Carte 2.

Kairouan en 1905.

Source : Algérie et Tunisie, Paris, Hachette, « Collection des Guides Joanne », 1905.

Illustration non autorisée à la diffusion

DOSSIER

Les mots de la ville

Mohamed Kerrou
*Quartiers et faubourgs
de la médina de Kairouan.
Des mots aux modes
de spatialisation*

silence sur le fait bédouin en ville, voire dans sa négation, montre que le regard colonial tend à l'ethnisation et à l'hétérogénéisation de l'espace de la médina de Kairouan, alors que le regard indigène – qu'il s'agisse de l'élite ancienne du savoir ou de la nouvelle élite politique nationale – tend à l'homogénéisation. Mais les deux poursuivent le même objectif de soumission politique de l'espace et de ses acteurs, notamment des plus rebelles ou supposés tels, comme les bédouins.

La partie Ouest où résident les bédouins Zlass sédentarisés et autres étrangers est celle là-même où se trouvent les deux Rbat-s d'al-Jéblia (illustration 1) et d'al-Guéblia, ce dernier étant doublé du Rbat al-Dhahra qui dépendait du cheikhat d'al-Guéblia et était le lieu d'un oratoire (*masjid*) comme l'atteste le *Takmil* qui l'identifie, au XIX^e siècle, à la mosquée de Sidi Bouderbala³¹ pourtant aujourd'hui située plus loin. Les archives de l'État conservent une pétition, datée des années 1940, pour la nomination d'un imam au sein de l'oratoire de ce *rbat*³², oratoire qui existe aujourd'hui encore. Pour l'ensemble de ces faubourgs, l'on pourrait se demander si les mots qui les désignent, à savoir Jéblia, Guéblia et Dhahra, ne sont pas, en

31. Al-Knâni, *op. cit.*, p. 34.

32. ANT, Série D, Carton 14, Dossier 78.

Illustration 1.
Le Rbat al-Jéblia.
Source : carte postale de l'époque du protectorat (s. d.).



définitive, une projection de la société bédouine originelle sur l'espace de la médina de Kairouan. Pareille question se justifie autant par la non-correspondance de la Dhahra avec l'orientation géographique réelle – à savoir le nord-ouest – que par l'existence d'une distinction à l'intérieur de la tribu Zlass – distinction reprise par l'administration du protectorat³³ – entre les Zlass Guébla, Zlass Dhahra et «Bein al-Jeblein». Mais, au delà de cette question, le plus important est de connaître comment est structuré l'espace urbain extra-muros de Kairouan.

Les significations des *rbat-s* kairouanais

Avec l'aide des vieux habitants des faubourgs d'al-Guéblia et d'al-Jéblia, anciennement «périphériques» et devenus aujourd'hui centraux, une enquête orale a été menée en vue de reconstituer la toponymie et l'histoire de ces lieux. Elle a permis, au terme d'entretiens multiples et répétés, la découverte partagée et progressive d'un espace urbain aujourd'hui ignoré par l'administration au point d'être oublié par les citoyens eux-mêmes. Car une mémoire sociale s'exhume et se reconstitue comme une mosaïque enfouie sous terre et redécouverte des années plus tard. Ainsi, il s'est avéré que l'Ouest de la médina de Kairouan désigné par le terme de «Faubourg des Zlass», et plus précisément de Rbat al-Jébia et de Rbat al-Guéblia, contient, en réalité, plus d'une vingtaine de *rbat-s*.

On trouve, au sud-ouest de la médina, les Rbat-s al-Brachna, al-Hadid, al-Lsîs, Qasrâwa, Sidi Belgacem, al-Somâ', Riyâh, Becara, al-Naqûs et al-Sfîha. Au nord-ouest, on a les Rbat-s Zwâgha, Gaïeb, 'Abâda, Ben Jemâ', Rannân, al-Fâssî, Bridâ', al-Knâbsa, al-Kchâlfâ, al-Sa'âdliya et al-Zâouïa. Enfin, au sud-est, près de l'actuelle rue Oum Hellal, non loin de Bâb al-Jédid – il s'agit de la nouvelle Porte située à l'est et non pas de celles, plus anciennes, qui se trouvent à l'ouest de la médina – on trouve le Rbat Lahmar appelé également Rbat al-Jrâfla, par référence au saint patronymique et à la zaouïa de Sidi Saâd Jerfâl qui s'y trouve. En tout, il y aurait vingt-deux *rbat-s* autour de la médina de Kairouan, tous situés à l'ouest, à l'exception du Rbat Lahmar (carte 3).

Ce phénomène de multiplicité des *rbat-s* est fort paradoxal dans la mesure où, dans les autres médinas tunisiennes, le nombre de faubourgs est toujours réduit. À titre d'exemple, la médina de Tunis est flanquée

33. Ces divisions sont reprises par les documents du protectorat français en Tunisie. Voir *Statistique générale de la Tunisie (1881-1892)*, pp. 10 et 31.

DOSSIER

Les mots de la ville

Mohamed Kerrou
*Quartiers et faubourgs
de la médina de Kairouan.
Des mots aux modes
de spatialisation*

essentiellement, comme en conviennent ses habitants et les historiens de la ville, de deux faubourgs : Bâb Souika au nord et Bâb al-Jézira, que continue Bâb al-Jédid, au sud³⁴. Alors, comment expliquer ce phénomène de profusion des *rbat*-s qui semble être spécifique à Kairouan ?

Selon les mêmes sources orales, il existait dans le passé d'autres *rbat*-s qui ont complètement disparu tels ceux, par exemple, des Grâmsa ou des Ridâne. Notons que l'imprécision de ces sources est partiellement compensée par les informations éparses mais fort utiles fournies par les documents écrits. Ceux-ci nous renseignent également sur les *rbat*-s disparus tels que celui des Dâ'llah situé au nord, non loin de la zaouïa de Sidi Sahbi, révélé par un acte de fondation pieuse datant de 1235/1820³⁵. De son côté, le dictionnaire d'Al-Knânî signale, au sein de la Jéblia, le *rbat* d'al-Rekâbna qui se perpétue de nos jours par le nom de la rue Bâb al-Rekâb, officiellement appelée rue Ibn Nâjî, menant de la Rahba à la Rhîba. Les documents d'archives permettent de déceler le dynamisme des *rbat*-s qui peuvent disparaître mais aussi rétrécir, engendrer d'autres *rbat*-s ou simplement changer de nom. Il existe ainsi plusieurs modes d'évolution de cette forme d'organisation de l'espace extra-muros. Quelques exemples, puisés dans les documents écrits et l'observation directe, illustrent cette métamorphose historique des *rbat*-s. Ainsi, les Rbat-s al-Brachna et al-Lçis qui, aujourd'hui, sont séparés par un simple mur tout en étant disposés sur la même ligne de parcours, communiquaient entre eux, du moins au XIX^e et au début du XX^e siècles. Cela est visible sur les anciennes cartes et il est donc probable que les deux faubourgs formaient un seul *rbat*, qui aurait été celui d'al-Dhahra par fausse opposition à la direction de la *Qibla*. De nos jours, le nom du Rbat al-Dhahra désigne, dans la mémoire des vieux habitants, la rue et la mosquée situées à proximité de ce qui en reste comme *rbat*, à savoir la Zanqat Ben Khélifa indiquée par une plaque murale. C'est cette ruelle qui est appelée Rbat al-Lsîs. Autre exemple, un document habous daté de 1207/1792 évoque le Rabadh al-Knâbsa en précisant qu'il est nouvellement créé (*muhdith*) dans une impasse du Jnân el-Fassî qui est lui-même un *rabadh* comme l'atteste un document similaire daté de 1231/1816 et indiquant quasiment les mêmes limites des propriétés immobilières qui s'y trouvaient. Un autre document habous, plus ancien puisqu'il est daté de 1051/1641, fournit un indice

34. Mohamed Belkhoja, « Arbâdh madinat Tûnes », in *Safahât min Târikh Tûnes*, Beyrouth, Dâr al-Ghârb al-Islâmi, 1986, pp. 351-356; Abdelaziz Daoulatti, *Tunis sous les Hafside*, Tunis, Cérès, 1981, pp. 139-141; Jelal Abdelkéfi, *La Médina de Tunis*, Tunis, Alif-CNRS, 1989, pp. 37-55; P. Sebag, *Tunis. Histoire d'une ville*, Paris, L'Harmattan, 1998, pp. 132-134.

35. NDLR : 1235 de l'Hégire, 1820 de l'ère chrétienne.

Illustration non autorisée à la diffusion

Carte 3.

Les faubourgs de Kairouan.
Source : Mohamed Kerrou et
Zoubèir Mouhli.

de changement de nom de *rbat*. Il révèle que le Rabadh al-Hadid s'appelait «jadis» (*fi al-qadîm*) Rabadh Banî Jarîr³⁶ et qu'une maison y est nouvellement acquise par un membre de la famille Barchânî. Or, à proximité de Rbat al-Hadid, juste avant la zaouïa de Sidi Ben 'Aïssa si l'on vient de Bâb al-Jellâdîn, existe le Rbat al-Brâchna par référence à ce groupe familial et tribal qui semble, à cette époque, connaître une certaine croissance et ne pas limiter sa résidence à un seul *rbat*. Ainsi, le *rbat* est autant, sinon plus, que le *houma* une structure spatiale et urbaine dotée de vie et de dynamisme historique. Il évolue et se transforme au gré de la démographie et de l'extension spatiale de la ville.

À ce sujet, le dictionnaire d'Al-Knânî ne manque pas de signaler, à propos du saint homme Sidi Bûtellîs dont la zaouïa est située au Rabadh al-Sfîha, que ce *rabadh* s'appelait auparavant Rabadh Awlâd Ghith. Or, par la connaissance empirique, nous savons que la retraite (*Khalwa*) de Sidi Ghith se trouve non loin de ce lieu, à l'actuel emplacement de la nouvelle mosquée Sidi Ghith. C'est pourquoi nous pouvons supposer que le Rbat Awlad Ghith était, en bonne logique, plus grand. En outre, Robert Brunschvig situe autour de la mosquée al-Zitûna le Rabadh Awlad Jaït³⁷ qui aurait succédé au

36. Les Béni Jarîr seraient originaires d'un bled du même nom situé à deux jours de marche de Téboulba. Voir Dabbâgh et Ibn Nâjî, *Mâ'lim*, op. cit., vol. 4, p. 173.

37. Robert Brunschvig, *La Berbérie orientale sous les Hafsides des origines à la fin du xv^e siècle*, Paris, Adrien-Maisonneuve, 1940, vol. 1, pp. 367-368 et p. 361 pour la carte de Kairouan.

DOSSIER

Les mots de la ville

Mohamed Kerrou
*Quartiers et faubourgs
de la médina de Kairouan.
Des mots aux modes
de spatialisation*

Darb Azhar à Bâb Tunis, en s'appuyant sur les *Mâ'lim* (XIII^e-XV^e siècles)³⁸ qui parlent plutôt, là où ils les citent, du Rabadh Awlad Ghith. S'agit-il d'une confusion involontaire de la part de l'éminent historien de la Berbérie orientale sous les Hafside ? Concernant Sidi Ghith (mort en 684/1283), il s'agit bien d'un saint d'origine bédouine venu s'installer à Kairouan après une conversion du brigandage à la piété maraboutique au XIII^e siècle. À sa mort, il fut enterré dans l'ancien cimetière de Bâb Tunis où se trouve encore son tombeau. Sa zaouïa, ou plutôt son lieu de retraite, est situé à l'extérieur des remparts, entre Bâb Tunis et Borj al-Baqrî. L'ancien faubourg portant son nom qui aurait abrité dans la seconde moitié du XIV^e siècle quelques deux cents familles, a été, en réalité, construit autour de sa propre maison située extra-muros et protégé de son vivant contre les menaces officielles de destruction³⁹. De fait, le Rbat Sidi Ghith semble être une illustration de cette combinaison historique entre la marge bédouine et la centralité urbaine qui sont à la fois séparées et liées à l'intérieur de l'espace urbain. Bédouinité et urbanité sont deux catégories socialement et idéologiquement antithétiques mais économiquement solidaires, comme le montre la disposition des *rbat*-s, à la fois extra-muros et spatialement reliés à la médina. Historiquement, les Awlad Ghith qui étaient des bédouins se sont transformés en citadins en se sédentarisant à Kairouan. Pour preuve, l'incident qui les avait opposés à des nomades menaçant leurs femmes et leurs maisons et qui a entraîné, avec la bénédiction des jurisconsultes et du Sultan hafside, la transformation de l'oratoire (*masjid*) de la Zaytouna en *jâmi*⁴⁰. Nous avons là un indice parmi d'autres de la mutation des bédouins en citadins, à partir d'un itinéraire de sédentarisation basé essentiellement sur la présence d'un saint et une relative ancienneté de résidence dans un espace situé à proximité de la médina intra-muros et qui n'est séparé du faubourg que par une petite voie passante.

Par ailleurs, s'il est vrai que les faubourgs constituent une réalité éclatée et disparate, il n'est pas moins vrai qu'ils possèdent leur propre centralité. En effet, le grand *rbat* ou «le *rbat* des *rbat*-s» était, à l'époque médiévale, le Rbat Awlad Ghith. Au XIX^e siècle, le cœur du «faubourg Zlass» est devenu le Rbat de Sidi Amor 'Abâda. Ce saint provenant des Awlâd 'Ayâr affichait et assumait ses origines bédouines. Avant sa consécration en tant que saint

38. Voir plus haut, note 2.

39. Dabbâgh et Ibn Nâjî, *Mâ'lim...*, *op. cit.*, vol. 4, pp. 34-38.

40. R. Brunschvig, *La Berbérie orientale...*, *op. cit.*, p. 367.

du Faubourg et avant la construction de sa zaouïa vers 1860, le Rbat 'Abâda portait le nom de Rbat 'Amchoun comme l'atteste la copie d'un document Habous datée de 1895⁴¹.

En tout cas, les noms des *rbat*-s, redécouverts avec les habitants se réfèrent souvent à des origines patronymiques, tribales et ethniques (Sidi Belgacem, Gaïeb, al-Rannan, al-Fâssî, Zwâgha, Lahmar, Ben Jemâ', etc.) et, parfois, à des édifices religieux (al-Somâ' ou minaret de mosquée et al-Naqûs ou cloche d'église). Ce qui domine est toutefois la référence maraboutique, comme le montre un certain nombre de *rbat*-s portant des noms de saints (Sidi Ghith, Sidi Gaïeb, Sidi Amor 'Abâda, Sidi al-Rannân) et, surtout, la profusion de saints dans presque tous les *rbat*-s. Ainsi, pour ne prendre qu'un seul exemple, le Rbat al-Sfîha contient cinq zaouïas: celles de Sidi Chadlî, Sidi Mansour, Sidi 'Ajmî, Sidi Boutellîs et Sidi Ben Nachâb.

Ce qui est remarquable, c'est que les *rbat*-s évoqués ne sont jamais désignés par les vieux habitants par le terme de *houma*. Par contre, al-Jéblia et al-Guéblia, les deux grands faubourgs de Kairouan portent à la fois les noms de *rbat* et de *houma*. Cette évolution semble récente et daterait peut-être seulement du début du XIX^e siècle⁴². Elle dénote probablement une extension spatiale concurrentielle à celle de la médina et, par conséquent, une certaine acceptation des faubourgs par l'idéologie urbaine, désormais plus ou moins tolérés comme prolongements « légitimes » de la médina. C'est pour cette raison que le mot *rbat* a laissé place, partiellement et progressivement, à celui de *houma*. Il ne s'agit pas de noms génériques substituables l'un à l'autre: au contraire, ces mots réfèrent à des réalités précises qui n'excluent pas convergences et correspondances. Ainsi, *houma* et *rbat* peuvent coïncider et *houma* peut même, à la suite d'une certaine évolution, désigner le faubourg ou une partie de faubourg. C'est justement le cas de Houmat al-Garguabia, qui est une rue reliant le Rbat et Houmat al-Guéblia au Rbat et Houmat al-Jéblia. Mais ce cas est unique, et le plus fréquent précisément, c'est l'existence de mini-faubourgs à l'intérieur des grands faubourgs. Il en est ainsi, par exemple, du Rbat Becara situé au Rbat al-Guéblia ou du Rbat Kchelfa situé au Rbat al-Jéblia.

La trame urbaine de ces faubourgs d'al-Guéblia et al-Jéblia est quasiment la même que celle des quartiers de la médina avec des ruelles étroites, tortueuses et façonnées

41. Archives habous, « Zaouïas de Kairouan, documents waqfs de Sidi 'Amor 'Abâda ».

42. Al-Knâni, *Takmil al-Sulâha*, op. cit., pp. 19 et 102.

DOSSIER

Les mots de la ville

Mohamed Kerrou
*Quartiers et faubourgs
de la médina de Kairouan.
Des mots aux modes
de spatialisation*

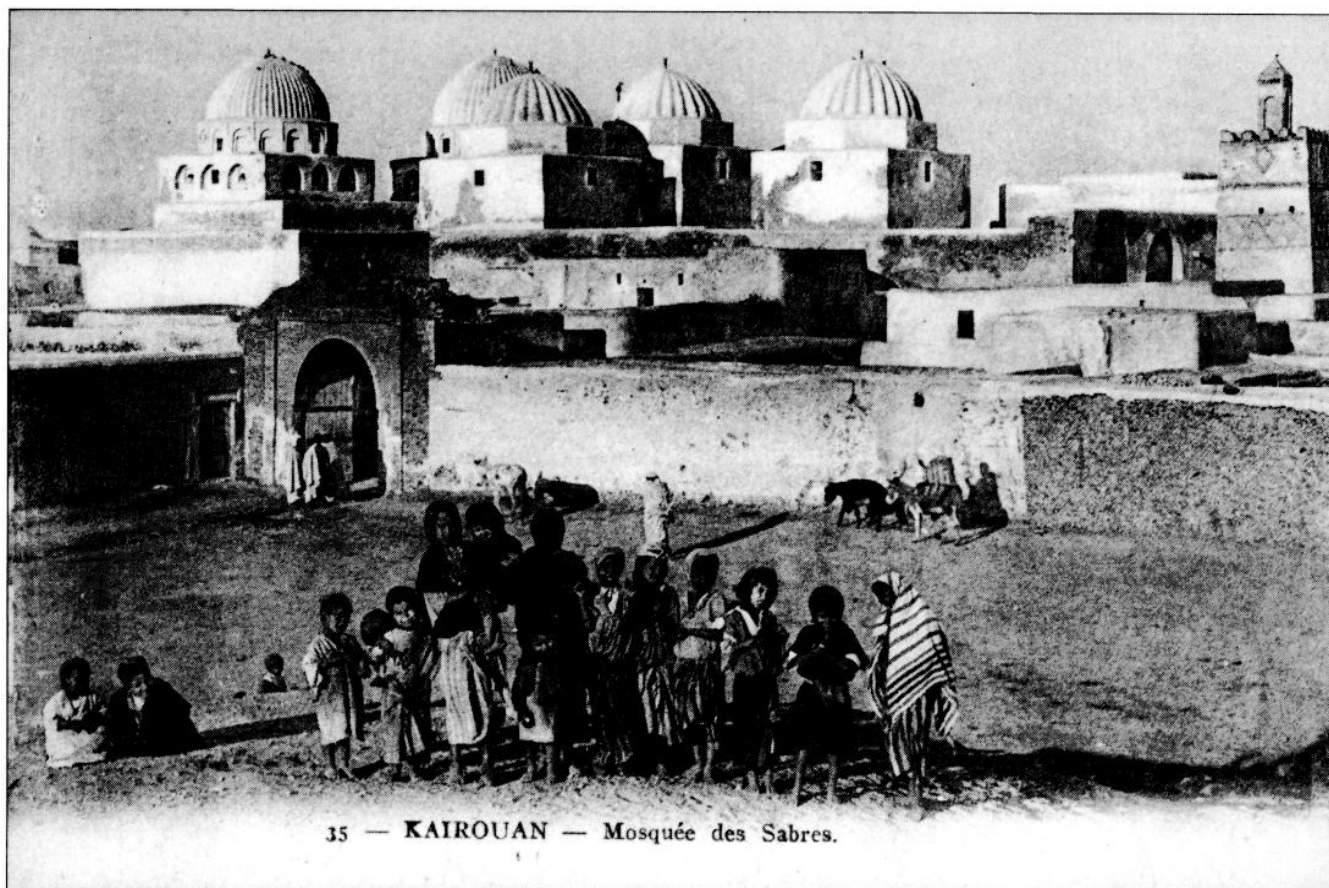
43. Cette opération a eu lieu après le début de notre enquête à Kairouan commencée en mai 1996, en compagnie des étudiants de l'Institut supérieur de l'animation. Toutefois, les nouvelles plaques municipales en remplacent d'anciennes, du moins pour certains *rbat*-s déjà signalés (le Rbat al-Hadid, par exemple).

Illustration 2.

La zaouïa de Sidi 'Amor 'Abâda.
Source : carte postale de l'époque du protectorat (s.d.).

par des maisons construites simplement. Cependant, à la différence des quartiers intra-muros, les faubourgs sont destinés à accueillir les nouveaux venus que sont les bédouins Zlass essentiellement, mais aussi les autres étrangers à la ville qui, pour des raisons économiques, familiales ou religieuses, ont choisi de s'installer dans la «ville sainte». La densité de ces faubourgs est plus forte que celle des autres quartiers de la médina, en raison des conditions matérielles de leurs habitants.

Houma et *rbat* sont deux termes souvent évacués des découpages administratifs et de la cartographie. Néanmoins, les récentes plaques indicatrices des noms de plusieurs *rbat*-s d'al-Jéblia et d'al-Guéblia – plaques rédigées en arabe et en français et inscrites en marron sur des faïences jaunâtres – témoigne d'une nouvelle tendance. Il s'agit d'une opération orchestrée par l'Association de sauvegarde de la médina (ASM) de Kairouan, en coordination avec la municipalité. Entreprise au nom d'un intérêt historique et esthétique⁴³, elle ne s'applique pas encore aux noms des rues de la ville, toujours indiquées par les anciennes plaques bleues. En quelque sorte, l'opération para-officielle d'indication des noms des *rbat*-s – à l'origine, mots et réalités populaires – prolonge



à échelle réduite la restauration de certaines maisons, zaouïas et passages de la médina de Kairouan. Cette restauration est agencée dans une optique de mise en valeur patrimoniale et touristique. En fin de compte, elle consacre l'évolution bloquée de ces fameux petits *rbat*-s, incapables de devenir des quartiers ou, unités urbaines homogènes et élargis.

Au fond, si les deux notions « traditionnelles » de *houma* et de *rbat* peuvent parfois coïncider, elles sont radicalement différentes. La différence est d'abord spatiale dans la mesure où le *rbat* se situe toujours extra-muros, alors que l'intra-muros est divisé en *houma*-s ou en impasses et rue(ille)s. Les quartiers intra-muros sont, à leur tour, divisibles et différenciés. L'exemple est fourni par Houmat al-Jâmi' qui contient, en son sein, plusieurs *houma*-s tels que les Sdâdma, Jrâba, Khadhraouin, Ghas-sâla, etc. Cependant, le *houma* demeure différent du *rbat*, sur le plan de la spatialisation et du contenu humain, matériel et symbolique. Comment donc définir et identifier le *rbat* kairouanais ?

Le *rbat* est une ruelle souvent tortueuse et habitée, en principe, par un groupement familial ou lignagier proche. Il peut aussi y avoir plusieurs lignées familiales dans cet espace qui est plus dense que la médina. À l'instar de celle-ci, il a été doté de portes qui fermaient. Le faubourg de Sidi 'Amor 'Abâda, situé autour de la zaouïa du même nom baptisée par les Français « Mosquée des Sabres », avait sa propre porte qui donnait l'impression d'une façade de remparts (illustration 2). À propos de cette porte, les archives relatent qu'en l'an 1292/1875, deux militaires possédant une maison sise au « Rabadh de la médina de Kairouan » (le Rbat 'Abâda, par exemple) réclament l'ouverture d'une poterne pour pouvoir accéder au faubourg, étant donné que leurs maisons sont situées à l'extérieur du lieu-dit et que les habitants du faubourg ont créé une nouvelle porte. Le gouverneur de Kairouan informe alors l'autorité centrale, sur la base d'une *hojja* détenue par les habitants, que la porte du faubourg situé à Houmat al-Jéblia n'est pas nouvelle mais ancienne, et qu'elle a été simplement renouvelée. C'est pour cette raison qu'il fait part de l'objection selon laquelle l'ouverture d'une poterne causerait « des dommages pour les gens des faubourgs »⁴⁴.

Le *rbat* est une étendue surajoutée à la médina à partir de sa marge spatiale. Cette étendue n'est pas nue mais

44. ANT, Série Historique, Carton 19, Dossier 191, Document n° 13832.

DOSSIER

Les mots de la ville

Mohamed Kerrou
*Quartiers et faubourgs
de la médina de Kairouan.
Des mots aux modes
de spatialisation*

close par des portes et, grâce à l'aspect tortueux et étroit de ses ruelles, elle protège l'intimité des ménages regroupés dans des maisons aux portes très proches les unes des autres (illustration 3). En tant que lieu de résidence, le *rbat* assure la double fonction d'intégration⁴⁵ et d'exclusion des nouveaux venus dans l'espace urbain : tout se passe comme s'ils étaient dedans tout en restant dehors. C'est justement cette extériorité qui fait du *rbat* un « espace dangereux » stigmatisé par l'idéologie urbaine. En témoigne le cas du *mudarris* et *cadhi* Amor Bouhdiba (mort en 1277/1861), qui fut officiellement nommé imam de la mosquée kairouanaise de la Zaytouna, mais que les citadins n'acceptèrent d'abord pas car il habitait le Rabadh Becâra⁴⁶. En témoigne également l'opinion exprimée en 1863, époque où régnait une grande insécurité, par une correspondance du Cahia de Kairouan instruit par les cheikhs de la médina, opinion selon laquelle la fermeture des portes de la médina s'impose en raison des « voleurs qui proviennent des faubourgs »⁴⁷.

Le *rbat*, ce faubourg au sens originel du mot français, est un lieu d'habitation d'abord situé en dehors de la ville proprement dite et constituant l'ossature de la première extension de celle-ci. Étant donné son ancienneté, il est partie intégrante de la médina et ne constitue donc pas une greffe ou un lieu étranger à celle-ci, comme voudrait le faire croire l'idéologie des citadins *beldî-s*. Le plus intéressant est que la croissance de la médina de Kairouan s'est faite par une addition de *rbat-s* qui ne se sont pas constitués en unités urbaines homogènes comme les quartiers intra-muros. Le *rbat* est un espace bloqué qui, au lieu de grandir pour devenir un quartier, donne naissance à un autre *rbat* dont la composition familiale, ethnique ou maraboutique est différente. D'où un nom nouveau et une profusion de *rbat-s*. C'est là une spécificité de Kairouan qui ne se retrouve, à ma connaissance, dans aucune autre médina tunisienne ou maghrébine.

Concernant le passé des *rbat-s* kairouanais, un observateur français indique en 1837 que « la meilleure eau se trouve au faubourg de *rbat* Bir el Bey » qui « entoure la ville à l'Ouest depuis Bab Tunis jusqu'à l'issue de l'égout de la ville »⁴⁸. En 1862, V. Guérin indique que « sept faubourgs, qui forment autant de quartiers distincts, précèdent la cité sainte. Celle-ci est enfermée dans une enceinte crénelée [...] »⁴⁹. Ce repérage assez grossier, qui confond sans aucun doute *houmat-s* intra-muros et *rbat-s*

45. Sur la fonction intégrante du faubourg, voir Abdelwahab Bouhdiba, « Durée et changement dans la ville arabe », in A. Bouhdiba et D. Chevalier (éd.), *La Ville arabe dans l'islam*, Tunis-Paris, CERES-CNRS, 1982, p. 22.

46. Al-Knâni, *Takmil al-Sulâha*, op. cit., p. 129.

47. ANT, Série Historique, Carton 17, Dossier 186, Document n° 13347.

48. Fonds ANOM (Archives nationales françaises d'Outre-Mer), Série 25 H Tunisie, Carton n° 25 H 9, Dossier 1, Bobine 19. Consultés à l'ISHMN de Tunis, ces documents contiennent des renseignements fournis, d'après une reconnaissance faite en 1837 sur la demande du gouverneur de l'Algérie. De toute évidence, l'auteur prend la partie (Bir al-Bey) pour le tout (al-Guéblia et al-Jéblia).

49. V. Guérin, *Voyage archéologique dans la Régence de Tunis*, Paris, 1862, vol. 2, p. 327. Voir aussi pp. 322-337.

Illustration non autorisée à la diffusion

Illustration 3.

Source : photographie de l'auteur.

extra-muros, est repris en 1879 dans le dossier « Reconnaissances et rapports » du service historique de l'armée de terre française⁵⁰. L'existence historique du fait *rbat* n'est donc pas récente. En tant qu'espace hors les murs, il date manifestement de la période médiévale comme l'attestent le *Riyâdh* (XI^e siècle) pour le Rabadh de Sousse et les *Mâ'lim* (XIII^e-XV^e siècles)⁵¹ pour le Rabadh Awlad Ghith dit Rabadh de Kairouan au XIII^e siècle. Ces deux dictionnaires hagiographiques décrivent d'autres parties de la ville de Kairouan, désignées sous les noms de *simât*, *zuqâq*, *darb* et *hâra*. Ces noms s'appliqueraient plutôt à des ruelles et des quartiers intra-muros. Par contre le *Kitâb al-Tabaqât*, qui date du X^e siècle et qui nous est parvenu incomplet, n'évoque que le mot *hâra*.

50. Fonds SHAT (Service historique de l'Armée de terre française), consulté à l'ISHMN de Tunis, Série 2 H, Carton 2 H 48, Bobine S 287, fol. 159 et suiv. Les « faubourgs » évoqués ne sont pas énumérés dans ces documents. Le nombre avancé tient sans doute à la confusion entre les trois *houma-s* de l'intérieur des remparts (Jâmi', Marr et Achrâf), les trois autres de l'extérieur (Jéblia, Guéblia, Dharha) et Bir al-Bey (mentionné comme un « faubourg », distinct uniquement par ces dossiers), soit sept divisions en tout.

51. Voir plus haut, note 2.

DOSSIER

Les mots de la ville

Mohamed Kerrou
*Quartiers et faubourgs
de la médina de Kairouan.
Des mots aux modes
de spatialisation*

Sur le plan sémantique, il semble que les *rbat-s* étaient, à l'origine, des lieux d'attache des chevaux des Zlass et probablement de ceux des citadins kairouanais, toujours en relation avec la terre des campagnes voisines où ils possédaient des jardins (*jnân-s*). Aussi, les *rbat-s* abritaient-ils des *zrîba-s* ou enclos pour les animaux. Ils étaient identifiés par les noms des familles à qui ils appartenaient, tels la Zrîba Miled située à Rbat al-Sfîha, la Zrîba Bû'Abid à Rbat al-Brachna ou la Zrîba Denden à la Rhîba, ce haut marché reliant la Rahba à la Jéblia.

Les *rbat-s* étaient et demeurent le lieu de résidence des familles d'origine modeste, de provenance bédouine plutôt que citadine même si certains membres des lignées familiales *beldiyya* peuvent y élire domicile. Mais

Illustration non autorisée à la diffusion

Illustration 4.
Source : photographie de l'auteur

ce phénomène semble récent, quoique la discrimination spatiale ne soit pas une règle absolue. Ce qui est sûr toutefois, c'est que les anciens citadins de familles prestigieuses ou connues n'habitent pas ces *rbat*-s et que, en arrivant à Kairouan, les Zlass s'installent d'abord dans les faubourgs. Aussi, le *rbat* n'est-il au fond qu'un lieu de sédentarisation des nouveaux venus, et notamment des bédouins Zlass.

Au niveau spatial, ces faubourgs sont soit fermés soit ouverts. D'où l'idée que ce type de *rbat* kairouanais est, en réalité, une *zanqa* au sens tunisien de ruelle (illustrations 4 et 5), ouverte (*nâfidha*) ou fermée (*ghayr nâfidha*)⁵². De plus, si la mémoire collective évoque encore les portes des *rbat*-s qui ont disparu, parmi les 22 *rbat*-s recensés, 6 seulement possèdent aujourd'hui une structure d'impasse : ce sont les Rbats al-Lsîs, al-Brâchna, al-Hadid, Sidi Belgacem, al-Naqûs et Becara, alors que les autres *rbat*-s sont des ruelles passantes.

Lieux de résidence des familles, les *rbat*-s étaient interdits d'accès aux étrangers. Situés hors des murs de la ville, ils constituaient une frontière entre le monde urbain auquel ils appartiennent et la campagne (*bédia*) qu'ils prolongent en ville en s'en détachant. L'image négative des *rbat*-s provient probablement de ce lien avec les animaux, et de la condition humaine dégradée qui lui est associée. Le *rbat* (de l'arabe *rabata* qui signifie lier)⁵³ n'est-il pas le lieu d'attache des animaux cohabitant avec les humains ? Mais, étant donné que le mot *rbat* est une déformation dialectale du mot arabe *rabadh*, il serait plus pertinent de s'interroger sur l'étymologie du second terme. Or, le dictionnaire de la langue arabe classique, le *Lissân al-'Arab* d'Ibn Mandhûr (XIII^e siècle), indique que le mot *rabadh* signifie l'acte animal de s'accroupir ou le lieu de refuge des quadrupèdes. À l'animalité, peut également s'ajouter la connotation de ventralité ainsi que celle d'énormité⁵⁴. De son côté, le supplément aux dictionnaires arabes de Dozy, qui a collecté au XIX^e siècle les idiomes non-classiques, ne manque pas de retenir, autant pour le *rbat* que pour la *zanqa*, la définition de « quartier ou ruelle des prostituées » (*rbadh al-aqhâb*, *zanqat al-aqhâb*)⁵⁵. En bref, la notion de *rbat* connote une idée négative liée au bestiaire, à la saleté, à l'immoralité et à la populace bédouine et/ou citadine, par opposition à l'urbanité, à la propreté, à l'ordre et à la civilité.

Illustration non autorisée à la diffusion

Illustration 5.

Source : photographie de l'auteur

52. Ibn 'Adhûm, *Al-Dukâna*, Manuscrit n° 1957 de la « Maktaba 'Abdelliyya » conservé à la Bibliothèque nationale de Tunis.

53. Il serait tentant de confondre les deux mots *rbat* et *ribât*, en raison de la similitude orthographique et de la racine commune. Or, si le premier est le nom générique désignant le faubourg qui, en arabe littéraire, est dit *rabadh* (et non *rbat* comme en arabe dialectal tunisien), le second s'applique au « couvent fortifié musulman ». Concernant ce dernier, voir *Encyclopédie de l'Islam*, 2^e éd., pp. 1230-1233.

54. Ibn Mandhûr, *Lissân al-'Arab*, Beyrouth, Dâr Sâder, 3^e éd., vol. 7, pp. 149-153 (1^{re} éd. 1990).

55. Reinhart Dozy, *Supplément aux Dictionnaires Arabes*, Beyrouth, 1981, pp. 500 et 607 (1^{re} éd. Leyde, Brill, 1881).

DOSSIER

Les mots de la ville

Mohamed Kerrou
*Quartiers et faubourgs
de la médina de Kairouan.
Des mots aux modes
de spatialisation*

Situés hors la médina intra-muros, les deux grands faubourgs de Kairouan, Rbat al-Jéblia et Rbat al-Guéblia, ont été de fait, même si l'opération a été progressive, intégrés au tissu urbain central. C'est pour cette raison qu'ils sont devenus, dans le langage populaire et officiel, des quartiers ou *houma*-s à part entière. L'existence en leur sein de mini-faubourgs appelés également *rbat*-s traduit la généalogie de ces lieux, le blocage d'une évolution urbanistique mais également, pour l'histoire maghrébine, ce fait têtue consistant en ce que le rural résiste à la ville et en triomphe. Par là, la médina de Kairouan prouve qu'elle était et demeure, depuis sa décadence au XI^e siècle, à la fois urbaine et bédouine, citadine et rurale. Au fond, ce ne sont pas seulement les faubourgs qui revêtent un aspect rural mais toute la ville de Kairouan qui, au fil des années, est devenue, aux yeux d'observateurs des années 1930, « un médiocre centre agricole, un village »⁵⁶, une sorte de « bourg de campagne »⁵⁷. Cette réalité ne saurait, toutefois, faire oublier que la ville de Kairouan conserve son urbanité grâce à son caractère de ville sainte et à la profondeur de sa mémoire historique. L'opposition entre quartiers de la médina intra-muros et faubourgs extra-muros s'insère justement dans la logique de la survivance désespérée de l'urbanité kairouanaise « originelle ».

Or, la question se pose de savoir si les *rbat*-s n'ont pas imposé, au cours d'un long processus historique qui a débouché sur la vaste entité urbaine qui existe aujourd'hui autour de la médina centrale, de nouvelles formes de citadinité.

56. Jean Despois, « Kairouan. Origine et évolution d'une capitale musulmane », *Annales de géographie*, 1930, p. 170.

57. Charles Monchicourt, *Études kairouanaïses. Kairouan et les Chabbia (1450-1592)*, Tunis, Imp. Aloccio, 1939, pp. 4 et suiv.